



HAL
open science

Ignorance des foules et profit pour le clergé (1840)

Stéphane Gomis

► **To cite this version:**

Stéphane Gomis. Ignorance des foules et profit pour le clergé (1840). Boris Klein; Philippe Martin; Sébastien Roman. *L'Europe des superstitions. Une anthologie : XVIe-XXe siècle*, Cerfs, pp.407-412, 2020, 978-2-204-14172-7. hal-04684759

HAL Id: hal-04684759

<https://hal.science/hal-04684759v1>

Submitted on 28 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de

BORIS KLEIN
PHILIPPE MARTIN
SÉBASTIEN ROMAN

L'EUROPE DES SUPERSTITIONS

Une anthologie
xvi^e-xx^e siècle

LES ÉDITIONS DU CERF

Ouvrage publié
sous la direction éditoriale de
GUY STAVRIDES

© *Les Éditions du Cerf*, 2020
www.editionsducerf.fr
24, rue des Tanneries
75013 Paris

ISBN : 978-2-204-14172-7

IGNORANCE DES FOULES ET PROFIT POUR LE CLERGÉ

(1840)

Professeur de lettres classiques au lycée de Clermont-Ferrand, Pierre-Pardoux Mathieu (1799-1880) est également un érudit féru d'archéologie. Secrétaire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la capitale auvergnate, il préside à ce titre la commission chargée d'ériger à Gergovie un monument à la gloire de Vercingétorix. Il est connu également pour les fouilles qu'il conduisit au sommet du Puy de Dôme, pour ses travaux sur les voies romaines ou encore sur l'oppidum de Gergovie. Ses archives conservent une série de notes et de documents rassemblés afin de dispenser un cours sur les superstitions. Ce matériau s'est nourri pour une part de la correspondance entretenue avec des notables ruraux. Ainsi, en est-il de ce courrier rédigé en 1840 par M. Mila-Chontbou, dont la biographie n'a pu être précisée. Son correspondant évoque un événement dont il a été l'un des acteurs : sa rencontre avec un pèlerin de saint Mein, vénéré à Jaleyrac.

Situé au nord du département du Cantal, ce village compte alors environ 500 habitants. Son église romane du XII^e siècle, sous la titulature de saint Martin, est remarquable pour ses fresques du XV^e siècle représentant le Christ en majesté, le martyr de sainte Agathe ou encore saint Georges terrassant le dragon. L'édifice doit également sa réputation à une chapelle dédiée à saint Mein, lieu de dévotion pour les pèlerins atteints de maladies cutanées apparentées à une lèpre croûteuse ou à la gale.

Originaire d'Égypte, Mennas, devenu saint Mein, est un soldat des armées romaines sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximilien. En 304, il est victime des dernières persécutions à

l'encontre des chrétiens. Il sert alors dans la ville de Cotyée en Phrygie. Condamné à la décapitation, son corps est jeté au feu. Ses restes sont ramenés en Égypte où ils font l'objet d'un culte. Une église est élevée à Alexandrie sous son vocable. Ses reliques sont réputées pour guérir les malades les plus incurables. Au VI^e siècle, à Constantinople, Justinien construit un sanctuaire en son honneur. Les cendres, attribuées à saint Mein, que l'on trouve à Jaleyrac semblent associées à la léproserie installée, depuis le XIII^e siècle, sur le plateau de la Croix-des-Anders relevant de la paroisse. L'usage commande aux pèlerins de solliciter l'aumône, de porte en porte, afin de recueillir l'honoraire qu'ils offriront pour la célébration de la messe à l'intention du saint guérisseur.

Ce sont ces pratiques que l'auteur décrit et condamne. Il faut tout d'abord relever que dans sa hâte, il se trompe de personnage ! En effet, il confond saint Mein et saint Maimbœuf. Il a pourtant pris la précaution de se placer sous l'autorité de l'ouvrage du jésuite Pedro de Ribadeynera (1526-1611), Les Fleurs des vies des saints. Mais, peu lui importe qu'il soit originaire d'Europe ou d'Orient, ou bien qu'il ait vécu au IV^e ou au IX^e siècle. Les échanges en forme de dialogues entendent dénoncer, avec ironie, une telle tradition. En effet, pour l'observateur extérieur, la démarche du pèlerin est remplie d'incompréhensions. Ainsi en est-il de la quête des subsides nécessaires à la célébration d'une messe. Celle-ci doit être vécue comme un geste d'humilité qui transcende les conditions sociales. Le propriétaire « à l'aise » que le scripteur croit avoir identifié en est un exemple. Pour sa part, M. Mila-Chontbou ne voit ici qu'une preuve supplémentaire de la « rapacité » du clergé. Son propos, clairement anticlérical, met en scène deux conceptions de la société que tout oppose. D'une part, la persistance de croyances encore fortement ancrées dans les communautés villageoises ; d'autre part, une mécréance qui insiste sur la supériorité du savoir scientifique. Un épisode qui, en cette monarchie de Juillet, brosse de façon caustique le portrait d'une société bicéphale. Deux France qui restent attachées pour l'une à la foi de « ses pères », pour l'autre au progrès humain qui doit nécessairement triompher.

STÉPHANE GOMIS.

Source

Archives départementales du Puy-de-Dôme : 92 J 20, fonds Pierre-Pardoux Mathieu (1840-1870), « Histoire de l'enseignement et des superstitions, lettres, 1840 ».

PÈLERINAGE À SAINT MAIN DE JALEYRAC (CANTAL)

En lisant le petit drame qui suit, on se croira transporté en plein Moyen Âge, et l'on se demandera si la crédulité a jamais égaré la raison, au point de rendre une population tributaire de ses superstitions. Cette industrie s'exploite sur une grande échelle, et c'est un témoin oculaire qui va vous édifier à ce sujet.

L'église de Jaleyrac, sous le vocable de saint Main, ou Mainbeu, est en grande réputation dans les montagnes du Cantal. Le saint, d'après l'hagiographe Ribadeneira, était d'origine écossaise et d'une famille riche et puissante. Dégouté des grandeurs, il quitte ses châteaux et sa patrie, n'emportant qu'une peau d'ours pour se couvrir, et un bâton de houx pour se soutenir. Il vivait de ce qu'on voulait bien lui donner, et sans s'inquiéter d'un gîte, il couchait à l'endroit où la nuit le surprenait. Comme la France a toujours eu le privilège de sourire à tous les goûts et aux exhibitions de toutes les vanités, il y vint pour vivre dans la pauvreté, comme d'autres y viennent pour jouir plus agréablement de leur fortune. Avec ce régime, il ne tarda pas à se sentir atteint de toutes les infirmités que traînent à leur suite l'incurie et la misère. Au reste, on ne peut lui refuser une bonne tocade, et de ces tocades dont les malins savent profiter. Il fut assassiné en 890 par des brigands dans la forêt de Dompierre près de Besançon.

Sans rechercher comment les Jaleyracos sont devenus ses clients et lui leur patron car les saints représentent le patriciat romain, et les villageois, la clientèle, on a lieu de s'étonner

qu'au sein de notre civilisation, il règne encore des affections produites par le défaut de propreté. Saint Main passe pour avoir le don de guérir ces maladies dont il ne sut pas se guérir lui-même. Cette dévotion, appropriée, comme toutes les autres, au tempérament de la localité n'est pas non plus stérile pour le desservant de Jaleyrac. On s'y rend en mendiant, et l'on verse entre ses mains le produit de la collecte. En retour, il dit une messe à l'intention du pèlerin.

J'habite une commune voisine de Jaleyrac. Un jour, je me trouvais dans mon village et hors de chez moi quand je vois venir un homme à cheval. En m'abordant, il met pied à terre, et me salue avec cette politesse qui distingue nos montagnards. Pendant que je lui rends sa politesse, mon œil parcourt l'homme et sa bête. Celle-ci était harnachée avec élégance ; le voyageur n'annonçait pas la misère. Il portait un pantalon noir, un gilet vert-pré, et un paletot gris-cendré, le tout en drap de moyenne finesse ; un petit chapeau de feutre gris, une chemise en toile bien blanche et des éperons argentés, complétaient son accoutrement, et annonçaient, si non un philosophe, du moins un propriétaire à l'aise.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand il me dit d'un ton assez assuré et sans rougir :

— Monsieur, faites-moi la charité !

— La charité ! M'écriai-je, stupéfait.

— Eh ! oui, reprit-il, je suis pèlerin de la dévotion à saint Main de Jaleyrac. Ma fille est malade : le médecin qui la traite a épuisé son savoir sans le moindre résultat pour la pauvre enfant, que je vois de plus en plus souffrante. Il m'a assuré qu'il ne me reste d'autre ressource pour obtenir sa guérison, que de faire le pèlerinage de Jaleyrac.

— C'est donc votre bouvier que vous prenez pour médecin, répliquai-je. Ou il a voulu vous amuser comme on calme les bébés en leur disant de prendre la lune au fond d'un plat d'eau, ou il faut le renvoyer à l'école de son village, s'il y a jamais été.

— Oh ! Monsieur, il chante bien au lutrin ; il écrit des consultations. « Puisque la science humaine est impuissante, m'a-t-il dit, le bon saint Main, qui nous apporta cette honteuse maladie, ne permettra pas que votre fille en meure », « Oui, a dit M. le curé, jamais un long pèlerinage n'a été fait en vain au puissant patron de Jaleyrac. Allez, et Dieu bénira la tendresse d'un père. » Fort de cette espérance, je me suis mis en voyage.

— Mais, comment se fait-il qu'avec cette conviction, vous n'alliez pas droit à votre but ? Car plus vous tardez, en allongeant votre itinéraire, plus vous prolongez les souffrances de la malade.

— Je m'aperçois, Monsieur, que vous n'êtes pas au courant de cette pratique. Pour obtenir la protection du saint, on part à pied ou à cheval, ceux qui en ont ; et quelque rapproché qu'on soit de Jaleyrac, il faut se détourner et avoir parcouru au moins trois paroisses, avant d'y arriver, et les avoir parcourues en tendant la main à toutes les portes, à tous les gens qu'on rencontre, comme je viens de le faire avec vous. Plus on court, plus on ramasse. Nos ancêtres, Monsieur, nous ont transmis cet usage ; nous ne suivons pas un mauvais exemple en marchant sur leurs traces.

— En êtes-vous bien sûr ? Vos pères allaient à dos de mulet par des sentiers à peine battus. Aujourd'hui, vous avez des routes magnifiques et des chemins de fer. Si chaque génération n'ajoutait rien à l'héritage de celle qui l'a précédée, nous vivrions comme des escargots, toujours dans la même coquille. Autrement, à quoi nous servirait l'intelligence que Dieu nous a donnée ? Ayez une maison saine, plancheyée au rez-de-chaussée, et tenue avec propreté, vous n'aurez pas besoin de vous morfondre en pèlerinage. Vos enfants seront exempts de ces maladies cutanées, qui sont la honte et le fléau de nos campagnes.

— Vous avez plus d'esprit que moi, Monsieur, quoiqu'on suppose, dans mon village, que je ne suis pas tout à fait un

bête. Je partage votre opinion au sujet des chemins. Mais rien ne peut balancer, dans le ciel, le crédit de saint Main. Il rendra, j'en suis sûr, à mon enfant la santé, que l'art du médecin n'a pas su rendre. À ce propos, il me vient un scrupule. Comme, en arrivant, il faut remettre à M. le curé tout le produit de la quête, pour avoir une messe, je ne sais si je dois dépenser pour mon cheval et pour moi, mon argent personnel ou l'autre. J'ai déjà recueilli 11 francs 50, et je n'ai encore suivi qu'une paroisse et le quart de celle-ci. Vous, Monsieur, qui êtes homme de sens, vous me conseilleriez de vivre aux dépens de ma bourse, afin de réserver pour le bienheureux saint Main, tout le fruit de la charité.

— M. le curé vous approuverez, n'en doutez point.

À ces mots, le pèlerin enfourche son bidet et s'éloigne, me laissant une pauvre idée de son bon sens, et une plus pauvre encore de celui de son village. En le voyant chevaucher, je me disais : pauvres moutons, toujours on vous tondra. C'était un samedi. Le lundi après-midi d'après, il revient me conter la suite de son voyage. M. le curé, m'a-t-il dit, m'a fort loué d'avoir résolu mon scrupule comme je l'ai fait. Un casuiste n'aurait pas mieux décidé. Quant à la messe, elle est renvoyée à vendredi, parce que d'autres sont inscrits avant moi ; je regrette de ne pouvoir y assister ; mais je ne suis pas moins assuré de la guérison de mon enfant.

Voilà où conduit l'ignorance dans les masses. Toutefois, et pour cause, cette superstition, ce tribut dégradant est, en quelque sorte, autorisé par l'exemple du denier de Saint Pierre et de l'argent des dispenses matrimoniales pour cause de parenté, qui blessent bien davantage la raison et la morale.

H. MILA-CHONTBOU.